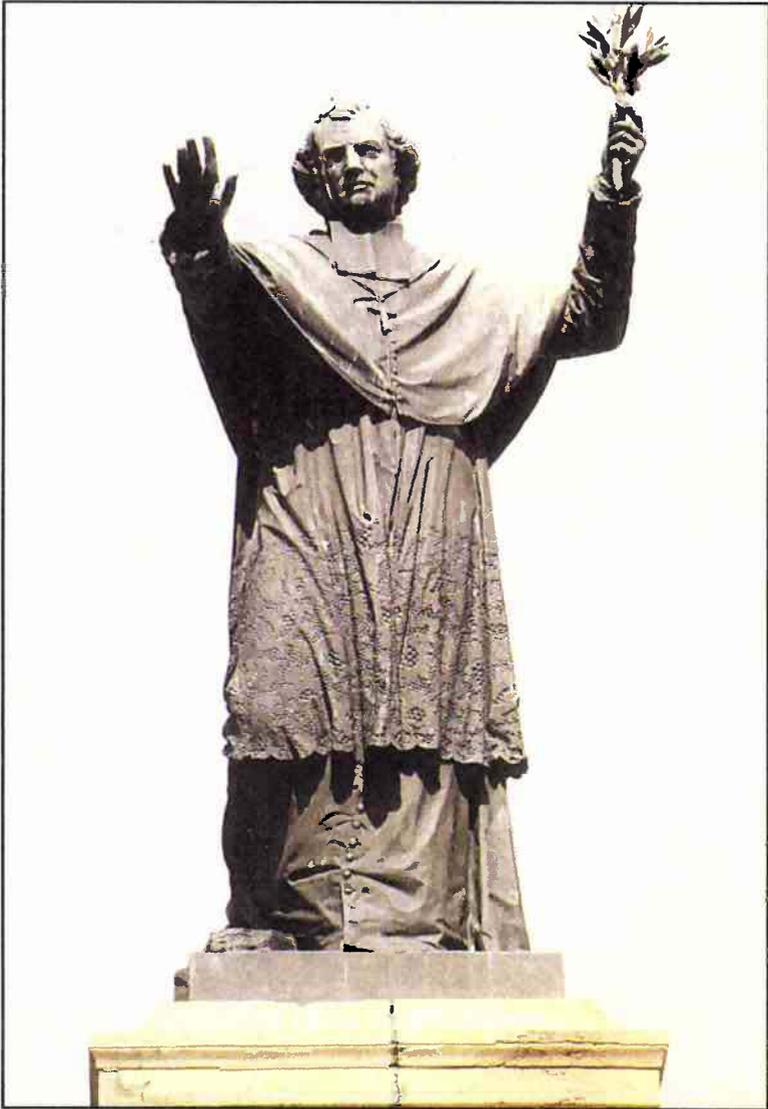


Saint-Rome-de-Tarn

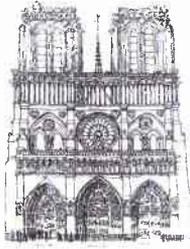
12 Juillet 1998



*Commémoration du 150^e anniversaire
de la mort de Mgr Affre Archevêque de Paris*

Hommage à Mgr AFFRE

Édité par l'association Le Païssel Saint-Romain



Archevêché de Paris

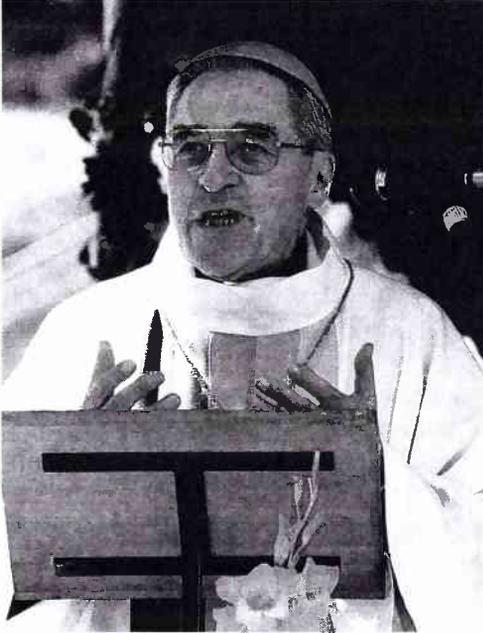
Puissent ces pages permettre aux Saint-Romains de ce dimanche 12 juillet 1998 et de toujours, de garder une vive mémoire de Monseigneur Denys AFFRE, en ce cent-cinquantième anniversaire de sa mort, de sa vie "offerte pour arrêter l'effusion du sang" et annoncer l'Évangile; lui, enfant de Saint-Romain appelé à devenir archevêque de Paris en cette période tragique de notre histoire.

+ Jean-Marie cardinal Lustiger

+ Jean-Marie cardinal LUSTIGER
archevêque de Paris

Homélie du Cardinal Jean-Marie LUSTIGER

Archevêque de Paris



A Paris, aux murs de la salle où je tiens des réunions, une collection des portraits des archevêques de Paris est exposée. Chaque fois, en entrant, je lance un clin d'œil à trois d'entre eux : Monseigneur Affre, Monseigneur Sibour et Monseigneur Darboy. Tous les trois, archevêques au XIXème siècle, sont morts assassinés. A une époque proche de la nôtre, leur destin nous aide à comprendre notre temps et doit nous faire réfléchir.

Lorsque j'ai été nommé archevêque de Paris, un mandement de Mgr Affre m'est venu entre les mains. Il

demandait avec force la construction de nouvelles églises dans les faubourgs où des populations nouvelles, provinciales ou immigrées, ne cessaient d'affluer.

Les motifs que développe Mgr Affre n'ont rien perdu de leur actualité. Les difficultés administratives n'étaient pas les mêmes, mais tout aussi ardues à surmonter qu'aujourd'hui.

Je n'ai pas eu, à ce moment-là, l'occasion d'en apprendre davantage au sujet de mon prédécesseur. Jusqu'à cette année où, fixant au samedi 27 juin l'ordination des nouveaux prêtres de Paris dans la cathédrale, quelqu'un rappelle que cette date était le cent-cinquantième anniversaire de la mort de Mgr Affre. J'ai proposé aux huit futurs prêtres de mettre leur sacerdoce sous le patronage de Mgr Affre. Depuis ce moment, la figure de Mgr Affre, si populaire il y a un siècle encore à Paris, en France et bien au-delà, commence à sortir de l'oubli. Heureusement, car nous avons de grandes leçons à recevoir des événements de sa vie.



Mme Richard, Conseiller régional, MM. Puech, Sénateur, Président du Conseil général de l'Aveyron, Godfrain, député-maire de Millau, Sellier, Sénateur, Azam, Conseiller régional, le lieutenant-colonel Lefèvre, Marc, Conseiller général, Martin, Maire de Saint-Rome-de-Tarn et Madame.

Nous nous plaignons aujourd'hui que le nombre de prêtres ait diminué. D'après certains, la religion s'éteint, le catholicisme dépérit ; tous les enfants ne sont plus baptisés, etc. Cette situation est perçue comme une soudaine catastrophe. Et beaucoup, évoquant le passé récent, le décrivent comme un âge d'or.

Qu'en était-il au temps de Denys Affre ? Il est né en 1793. En France, l'Église ancienne s'effondrait ; les catholiques étaient divisés, incertains ; des évêques, en fuite, le clergé partagé entre jureurs et clandestins. La persécution violente contre l'Église triomphait. Mais si cette violence a pu avoir un tel effet destructeur, c'est aussi en raison de la faiblesse interne de l'Église. Beaucoup étaient entrés dans le clergé par intérêt matériel ou ambition. Après la ferveur dans la foi qu'avait connue le XVIIIème siècle, cette société, officiellement chrétienne, se laissait saisir par le scepticisme et l'irréligion, en mettant sa foi dans la toute-puissance de la raison des hommes. Cette grande crise sociale et politique était aussi une crise spirituelle.

Denys Affre a été baptisé en secret par un prêtre clandestin membre de sa famille. Au moment du Concordat signé par le pape Pie VII avec l'empereur Napoléon, il avait sept ans. Il a grandi dans une Église persécutée, puis asservie.

Après la chute du premier Empire, la Restauration veut rétablir l'ancien état des choses par voie d'autorité. Tentative illusoire puisque, la contrainte ne peut rien contre l'intime des personnes.

Avec la Révolution de 1830, éclate une violente crise anticléricale, Denys Affre meurt en 1848, lors de la Révolution suivante. Il a choisi de devenir prêtre en une période où il n'y avait quasiment plus d'ordinations ; la vie religieuse était détruite, le clergé composite et durablement divisé, la population souvent compromise par l'achat des biens ecclésiastiques. Après une longue émigration, certains évêques rentraient dans un pays et une Église qu'ils ne comprenaient plus. Au temps de Denys Affre, l'état de l'Église en France est bien plus dévasté qu'en notre temps.

Oui, me direz-vous ; mais notre temps n'a pas connu de révolution violente; la comparaison ne vaut pas. Vous avez la mémoire courte ! Combien de tués en 1914 et en 1939 à Saint-Rome ? En un court laps de temps - à peine soixante-dix ans -, notre pays a vécu deux guerres sanglantes, des drames et des divisions, des bouleversements extraordinaires de la vie. Je me souviens de l'Aveyron que j'ai connu en 1943. Je vois ce qu'il est devenu. Le pays demeure beau et fidèle à ce qu'il était, mais il est dépeuplé ; bien des choses se défont, la jeunesse s'en va. Et pourtant, l'Aveyron ne se laisse pas sombrer; bien au contraire.

Les bouleversements de notre époque et les drames de la société dont l'Église est partie prenante, sont non pas les mêmes que ceux qu'a connus Denys Affre, mais comparables sinon supérieurs en intensité, en gravité et en durée.

Nous voici, en cette fin du deuxième millénaire, au terme de deux siècles de crises et de renouvellements. Nous ne devons pas nous en plaindre, ni dire que le passé était meilleur. Ce temps est notre temps. Le vivre, c'est là notre tâche, notre chance, notre grâce. Denys Affre est un extraordinaire exemple d'une conduite réaliste et courageuse dans la foi. En réfléchissant à la manière dont il a agi, nous comprendrons mieux ce qu'à notre tour nous pouvons faire aujourd'hui.

Il est impossible de détailler ici l'ensemble de son œuvre. Je vous propose, au jour anniversaire de sa mort, d'essayer de saisir par quel chemin il s'est préparé à l'ultime offrande de sa vie.

Tentons d'abord de nous représenter ce que pouvait signifier pour ce garçon de quinze ans sa demande d'entrer au grand séminaire.

Si, avant la Révolution, pour une famille c'était souvent un privilège social et économique de voir l'un de ses fils devenir prêtre, dans ces quarante premières années du XIXème siècle, ce n'était plus tout à fait le cas. La bourgeoisie et la noblesse étaient en majorité voltai-

riennes, incrédules; les beaux esprits estimaient que la religion appartenait au passé. Seules, des familles très ancrées dans leur fidélité voulaient éveiller à la foi leurs enfants. Il s'en trouvait souvent dans les provinces reculées, dans les foyers paysans dont la foi héroïque leur avait permis de traverser la tourmente.

Voilà donc le temps où Denys Affre, à quinze ans, choisit de devenir prêtre. Il sait ce qu'il fait. Le sentiment de cette histoire tragique et incertaine que le pays et l'Église sont en train de vivre, ne le quittera jamais.

Un petit fait nous le montre : en 1830, il voulut apprendre l'anglais, il préparait la possibilité d'un nouvel exil du clergé vers l'Angleterre. Et pourtant, dès sa décision de répondre à l'appel de Dieu en entrant au séminaire, il ne cessera jamais de travailler à l'annonce de l'Évangile, à l'édification de l'Église du Christ dans ce « nouveau monde » d'après la Révolution, dans lequel il est né. Il l'a fait avec obstination. Ce n'était pas un caractère commode : intransigeant, il n'hésitait pas à dire son fait à qui que ce soit. Travailleur acharné, très doué, mais non pas brillant : un homme solide. Louis-Philippe dira de lui : « C'est un roc ». N'imaginons pas un homme dur. C'était un chrétien profond, sensible aux détresses et qui aimait les gens.

Était-il ambitieux ? Vicaire général de Paris, il avait fait des démarches pour devenir évêque. A cette époque, selon le Concordat, le roi nommait les évêques que Rome ensuite préconisait.

Denys Affre s'y est pris maladroitement. Même pour parvenir à ses fins, il ne transigeait pas avec la vérité. Mais pourquoi voulait-il donc devenir évêque ? Ce qui l'habitait, me semble-t-il, c'était l'amour de l'Église, en cette profonde épreuve. Jeune prêtre encore, le voici vicaire général à La Rochelle, puis à Amiens, à Paris enfin. Dans ces missions successives, il a mesuré l'ampleur des destructions ; il n'a jamais accepté de compromission.

Toujours est-il que par une série de circonstances étonnantes, le voilà archevêque de Paris, alors qu'il venait d'être nommé co-adjuteur de l'évêque de Strasbourg. Un de ses amis lui dit : « Choisissez Strasbourg. A Paris, voyez les émeutes, l'hostilité contre la religion. Vous voulez donc vous faire tuer dans la rue ? ». Et il répond : « Pourquoi pas ? Si Dieu le veut, j'y consens ».

Il est prêt, car c'est pour servir cette Église dans l'épreuve, que Dieu l'a appelé à devenir prêtre et évêque. D'ailleurs, il y est né. Il n'est pas un prélat d'ancien Régime. Il sait qu'il y a beaucoup à construire, alors que les plus anciens rêvent de restaurer le passé, l'amour du Christ le presse pour le peuple dont il voit la détresse spirituelle et matérielle.

Il entreprend son travail d'archevêque. Il y aurait de grands enseignements à tirer des décisions qu'il a prises, des projets qu'il a formulés, des entreprises apostoliques qu'il a soutenues. A un siècle et demi de distance, on ne peut qu'admirer sa lucidité et son courage dans la foi. Mais il faut bien constater avec les historiens qu'il n'a vu aucun des résultats qu'il espérait. Ce qu'il a commencé se solde par ce que certains ont appelé un échec, alors qu'il a fallu souvent un siècle ou plus pour qu'apparaisse le fruit de ce qu'il voulait entreprendre. Un échec ? Oui, sauf sa mort si l'on peut dire. C'est là ce qu'il nous faut maintenant méditer.

Sa mort, il ne l'a pas voulue ni recherchée ; il ne l'a pas fuie parce qu'il lui semblait que le risque de sa mort faisait partie de sa mission.

Toute sa vie s'est déroulée au milieu des conflits avec la persécution religieuse pour horizon. Ce n'est pas la Restauration qui lui aura fait penser à une réconciliation du peuple, des élites politiques et intellectuelles avec la Religion, comme l'on disait alors. Il était trop lucide pour en être dupe ; et il a parlé et agi en conséquence. La Révolution de 1830 est marquée, elle aussi, par l'hostilité à l'Église.

Entre temps, un renouveau chrétien apparaît que j'évoquerai par deux noms entre bien d'autres : le bienheureux Frédéric Ozanam et le Père Lacordaire, tous deux amis de l'Archevêque.

En février 1848, la République est proclamée. A la surprise de beaucoup, grâce au mouvement des idées, grâce à l'attitude personnelle de Mgr Affre aussi, le peuple de Paris acclame l'Église. Portant en triomphe le crucifix des Tuileries jusqu'à l'église Saint-Roch, la foule crie : « Vive la Religion, vive la République et vive l'Archevêque ». Pour Denys Affre, l'histoire est en train de basculer. Il voit de ses yeux cette réconciliation de l'Église, de la foi chrétienne avec la nation et les pauvres, cette réconciliation pour laquelle il a tant lutté.

Et en juin, tout semble s'effondrer dans la guerre civile contre les pauvres. Alors que le vendredi 23 juin il se rend à l'église Saint-Étienne-du-Mont, à côté du Panthéon, pour donner la Confirmation, l'émeute éclate. L'Assemblée Constituante vient de décider le licenciement des Ateliers nationaux. Les ouvriers, désespérés, se révoltent. Le Général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, fait appel à l'armée et à la garde nationale pour mater le mouvement insurrectionnel.

Jusque devant l'église, des coups de feu dans tous les sens. Ne pouvant rentrer à l'archevêché qui se trouvait sur l'île Saint-Louis, Mgr Affre traverse la rue et demande l'hospitalité à l'un de ses compatriotes aveyronnais, qui était l'économiste du lycée Henri IV. Le lendemain, l'aumônier du lycée, l'abbé Darbois (qui sera son successeur et sera lui-

même tué en 1871) l'invite à y rester. Il préfère retourner à l'évêché. Là, il passe la nuit en prière. Il préfère retourner à l'évêché. Là, il passe la nuit en prière. Et les propos qu'il a tenus le lendemain à des amis aveyronnais venus déjeuner avec lui montrent que, dès ce dimanche 25 juin, il était résolu à intervenir. Cette violence le désespérait, lui, le Pasteur de Paris.

Il sait comment Dieu l'appelle à vivre sa mission d'archevêque. Il va répéter inlassablement cette phrase de Jésus : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ». Il la répète, cette phrase, comme une parole qui l'habite et qu'il prononce avec le Christ. Jusqu'au bout, il sait qu'il risque sa vie ; il est prêt à la donner pour arrêter cette guerre fratricide entre ceux que le Seigneur lui confie pour qu'il soit leur pasteur. Montalembert dira plus tard de Mgr Affre qu'il a été un « martyr de la charité », martyr de l'amour. En effet, c'est par amour de la paix, par amour des hommes des deux camps dont il est également responsable devant le Christ, qu'il prend ce risque et en subit les conséquences. Cette expression - « martyr de la charité » - a été employée par le pape Jean-Paul II pour désigner le martyr du Père Maximilien Kolbe, ce religieux polonais qui a donné sa vie pour sauver celle d'un autre prisonnier, père de famille, dans un camp de concentration.

Mgr Affre avait obtenu de Cavaignac la proclamation qui promettait l'impunité aux insurgés. Il part pour la place de la Bastille. Atteint d'une balle derrière la barricade du faubourg Saint-Antoine, il meurt deux jours plus tard, le 27 juin 1848.

Averti de l'imminence de sa mort, il s'était recueilli : « Mon Dieu, je vous offre ma vie. Acceptez-la en expiation de mes péchés et pour arrêter l'effusion du sang qui coule. Ma vie est bien peu de chose ; mais prenez-la. Je serais content si je pouvais espérer la fin de cette horrible guerre civile, si mon sacrifice terminait tant de malheurs ». Ultimes paroles de Mgr Affre que Cavaignac dans sa lettre de condoléances aux vicaires généraux traduisait ainsi : « L'archevêque a la double gloire d'être mort en bon citoyen et en martyr de la religion. Demandez à Dieu, selon les paroles de ce digne ministre, que son sang soit le dernier versé ».

De ses obsèques solennelles à Notre-Dame-de-Paris, le 7 juillet, le Père Lacordaire dira : « Le peuple, ému de cette victime devenue son pacificateur, l'a ramenée dans ce temple où il lui a fait un sépulcre plus grand que n'était son trône et une résurrection plus glorieuse qui n'avait été sa mort ».

Le combat de l'Évangile, c'est un combat de l'amour contre le péché. Le disciple du Christ, souvent, sera seul pour attester l'amour et

la dignité de l'homme, non seulement en matière sociale ou économique, mais aussi dans tous les domaines de la vie.

Vous savez bien, vous - pères et mères de famille -, le prix qu'il faut payer pour que vos enfants aient sous les yeux un exemple qui les aide à se construire et à vivre. Vous savez bien le prix qu'il faut payer aussi pour assurer cette dignité fondamentale des mœurs et de toute la vie. Ne pensez pas que l'Évangile soit une réalité facile. Non, mais belle, qui nous donne la vie, qui nous donne l'espérance. Cela ne nous arrive pas comme un dû. Cela nous est accordé à condition de nous donner nous-mêmes pour suivre le Christ.

Notre époque ressemble par certains traits à l'époque où Denys Affre s'est mis avec énergie à annoncer l'Évangile. Sans le savoir, il préparait l'évangélisation qui se déploiera dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle.

Les vocations qui naissent aujourd'hui - si peu nombreuses soit-elles - sont de la même trempe que celles nées au début du XIX^{ème} siècle. Ceux qui choisissent de répondre à cet appel de Dieu savent bien qu'ils ne sont pas appelés aux honneurs ni à la richesse ni à la considération. Un amour brûlant les habite pour que les hommes ne deviennent pas « comme des bêtes », selon l'expression du Curé d'Ars, mais vivent une vie digne de l'homme, c'est-à-dire une vie d'enfant de Dieu.

Que le Seigneur qui nous a fait la grâce d'avoir de tels témoins, nous donne à tous l'espérance et le courage pour ces temps que nous avons à vivre, en cette fin de millénaire telle que le pape Jean-Paul II nous l'a proposée. Les chasubles que nous portons ici sont un clin d'œil, un souvenir, le rappel des JMJ (1), cet événement de la jeunesse française et du monde que nous avons vécu l'année dernière, bientôt à la même époque, dans tous les diocèses de France et à Paris. Signe qu'il ne faut pas laisser s'estomper. Qu'il nous donne courage et espérance pour avancer.

Maintenant, nous sommes en marche vers le jubilé de l'an 2000 ! Non pas l'année zéro, selon le décompte des jours marqué sur la Tour Eiffel où le 31 décembre 1999 affichera zéro. Non ! Nous sommes en marche vers un nouveau millénaire de l'ère chrétienne, pour le salut des hommes et l'espérance de l'humanité.

En cette Eucharistie où nous faisons mémoire de Denys Affre et de tous ceux pour qui il a été l'instrument, le témoin du Règne de Dieu, c'est pour la jeunesse que je vous invite à prier avec foi et espérance.

Amen.

*Jean-Marie LUSTIGER,
Cardinal,
archevêque de Paris*

(1) Journées Mondiales de la Jeunesse.